



Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

8 | 2019

Extension du domaine de la littérature

Terrains de la littérature

Dominique Viart



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1136>

DOI : 10.4000/elfe.1136

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Dominique Viart, « Terrains de la littérature », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 8 | 2019, mis en ligne le 10 septembre 2019, consulté le 02 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1136> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.1136>

Ce document a été généré automatiquement le 2 octobre 2020.



La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Terrains de la littérature

Dominique Viart

- 1 Les intervenants de ce colloque auront sans doute remarqué l'évolution du titre de nos rencontres : « extension du domaine des Lettres » dans l'Appel qui nous fut proposé, *versus* « extension du domaine de la littérature » sur le Programme final. Ce glissement, qu'il soit voulu ou non, est symptomatique du fait que l'on ne puisse penser l'un sans l'autre, ni penser les unes – les Lettres – sans penser l'autre – la littérature – en amont. Car c'est bien de la conception qu'une société se fait de la littérature – de sa littérature –, et aussi, mais pas seulement, de la conception que la littérature se fait d'elle-même, que procède toute manière de l'aborder, de l'étudier et de l'enseigner.
- 2 Or l'expérience historique nous montre que cet enchaînement ne se fait pas sans délai ni retard. Et que ces deux conceptions : celle que la littérature se fait d'elle-même, celle que la société se fait de sa littérature – à supposer que je puisse parler au singulier et anthropologiser « la » littérature¹ – ne sont guère concordantes. Ainsi la littérature et la pensée critique étaient-elles préoccupées de signes et de formes, quand leur enseignement tenait encore de l'histoire littéraire et de la critique des sources – c'était dans les années 70 ; puis l'enseignement, devenu à son tour narratologue et formaliste, l'est-il demeuré au risque de réduire la réception des textes à leur seul fonctionnement interne quand la littérature, elle, se portait à nouveau sur les terrains historiques et sociaux – ce fut au cours des années 80. Je ne rappellerai pas ici la difficulté que certains d'entre nous eurent à faire entendre que la création littéraire avait changé après le Nouveau Roman, et à faire enfin entrer dans l'Institution les œuvres de Pascal Quignard, de Pierre Michon, d'Annie Ernaux, de François Bon, de Pierre Bergounioux, de Sylvie Germain et de leurs contemporains.
- 3 Si ce combat est aujourd'hui gagné, la littérature souffre encore doublement : d'une part du retrait et du soupçon qu'elle avait elle-même institués, lorsqu'elle prétendait ne rien pouvoir légitimement dire du monde ; d'autre part de l'absence d'une conception générale des enjeux littéraires contemporains, qui s'esquisse sans doute, ici ou là, dans des entretiens et interventions ponctuels, mais que nul ne prétend plus énoncer de manière globale. Or ces deux traits sont *justement* ce qui donne à la littérature actuelle son identité la plus forte. Car cette critique que la littérature a portée sur elle-même et

les conséquences formelles qu'elle en a tirées lui confèrent aujourd'hui une pertinence insoupçonnée. Et cette réticence à s'inscrire dans une fonction sociale bien déterminée la rend paradoxalement plus agissante. Mais encore faut-il s'en aviser et – c'est plus difficile – le *faire savoir*.

- 4 Y réfléchir suppose quelques mises au point sur ce que les écrivains proposent dans leurs œuvres et sur les conséquences que l'on peut en tirer en matière d'enseignement des « Lettres ». C'est ce à quoi je vais m'employer, en risquant, au fil d'une réflexion disposée en quatre temps, quelques préceptes pour un enseignement des Lettres encore à venir.

Conceptions de la littérature

- 5 La question fondamentale est d'abord celle de la conception que « l'on » se fait de la littérature. Mais comment celle-ci se manifeste-t-elle ? Peut-être plus, étonnamment, dans des questions que dans l'énoncé de convictions. Nous avons tous en mémoire celles successivement adressées à la littérature depuis les tragédies qui ont fracturé le XX^e siècle. Au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, dans un geste de refondation posé par Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* multipliait les interrogations en rafale : « Qu'est-ce qu'écrire ? » ; « Pourquoi écrire ? » ; « Pour qui écrit-on ? ». Le philosophe tentait alors d'attribuer une fonction à l'écrivain. Il le montrait « en situation » et le sommait d'engager ses textes, prônait une littérature pédagogique, enseignant aux hommes « qu'ils sont à la fois victimes et responsables de tout, ensemble opprimés, oppresseurs et complices de leurs propres oppresseurs et qu'on ne peut jamais faire le départ entre ce qu'un homme subit, ce qu'il accepte et ce qu'il veut »². Cette littérature que le philosophe voulait « morale et problématique »³, disposait ainsi les problèmes traités en autant d'équations fictionnelles et théâtrales.
- 6 Sans doute était-il assez naturel que, partageant avec Sartre une même culture philosophique et philologique allemande, et avec l'existentialisme les mêmes références phénoménologiques, la recherche littéraire ait alors privilégié la « critique de la conscience », dont la première école de Genève (Raymond, Béguin, Poulet) est emblématique, mais il fallut du temps pour que celle-ci s'installe dans l'université française. Et, d'une certaine façon, il était déjà trop tard. Robbe-Grillet et d'autres avaient condamné les « vieux mythes de la profondeur ». La théorie avait rendu la littérature intransitive. Elle ne pouvait plus rien dire du monde, encore moins agir sur lui. D'où cette seconde question posée en 1964 à l'initiative de la revue communiste *Clarté* : *Que peut la littérature ?* à laquelle les six écrivains rassemblés, qu'ils soient les promoteurs d'une littérature engagée ou théoriciens du Nouveau Roman, n'apportèrent finalement que des réponses très générales, sinon désenchantées⁴.

Désorientation

- 7 Plus proche de nous, Alain Nadaud, dirigeant un numéro de *l'Infini*, cherche en 1987 à savoir « Où en est la littérature ? »⁵. *La Quinzaine littéraire* pose deux ans plus tard quasiment la même question : « Où va la littérature française ? »⁶, que la même revue réitère en 1997. La question de l'état et de l'orientation de la littérature qui rassemble ces trois dossiers, auxquels contribuent les écrivains parmi les plus substantiels de ces années-là, témoigne d'une désorientation que souligne la question « Où ? ». Il est vrai

que ceux-ci sont alors soucieux de « déprogrammer » la littérature, ainsi que l'écrit Pascal Quignard en 1989 dans *Le Débat*⁷, qu'ils ne souhaitent surtout pas produire de manifestes, et n'attribuent pas à la littérature de fonction exemplaire. Témoin de cette absence de projets clairement énoncés, Dominique Noguez intitule un autre dossier de *l'Infini* « écrivains non programmables »⁸.

- 8 C'est au point que les sciences sociales, ce baromètre qui mesure l'intérêt de la littérature dans le champ social et la pensée théorique, renoncent alors à en faire usage et même à l'étudier : « Le roman français contemporain est un univers complexe et hétérogène qu'aucune caractérisation [...] ne parvient à cerner dans son ensemble. De plus, les coupures analytiques entre écoles et mouvements littéraires s'y avèrent particulièrement brouillées depuis les années 1970, pour devenir carrément cacophoniques au tournant des années 1980, empêchant une réelle périodisation » écrivent Anne Barrère et Danilo Martuccelli dans un article sur les apports sociologiques du roman⁹.
- 9 De fait, la littérature d'aujourd'hui n'obéit plus à aucun mot d'ordre, aussi est-elle effectivement moins facilement identifiable. Car le discours d'escorte fait souvent fonction de porte-voix. Dès lors que l'on en fait l'économie, on devient inaudible. Aussi, lorsqu'elle s'est peu à peu dégagée du formalisme structural, la recherche littéraire a-t-elle connu quelques années de ventre mou où dans le domaine critique abondaient de vagues études thématiques et des commentaires de détails bien peu en situation de distinguer les grandes questions qui organisaient la scène littéraire. Seule l'autofiction, mais encore avait-elle été nommée par son promoteur lui-même, donnait lieu à nombre de débats génériques (voire moraux). Tout le reste s'est perdu dans l'indifférenciation postmoderne : *Anything goes*. Certes. Mais si tout se vaut, c'est la littérature elle-même qui perd de sa valeur.

Extension ?

- 10 On s'en est assez vite avisé. En témoignent les multiples publications de collectifs – autour de Vincent Jouve, Dominique Rabaté, Ronald Schusterman, Dominique Vaugeois...¹⁰ – consacrés à cette question des valeurs. Sortir de cet égarement supposait d'identifier les enjeux que les écrivains donnent à leur pratique, de mesurer l'exigence qu'ils mettent dans un travail de la forme en adéquation avec ces enjeux. De là se sont dégagées des lignes insistantes et ouverts d'importants champs de recherche : sur l'écriture de soi, des Vies, de l'Histoire, du social, du quotidien, des violences collectives, des questions postcoloniales, de l'affrontement aux calamités contemporaines – sida, chômage, misère... – dont les entrées thématiques, de plus en plus nombreuses, sollicitaient des formes nouvelles.
- 11 Alors qu'en est-il aujourd'hui ? Si l'on en juge par l'intitulé très assertif du colloque qui nous rassemble – l'extension du domaine de la littérature –, on ne se pose plus de question. Du moins affecte-t-on de ne pas. L'extension est donnée comme effective. Et sans doute ces deux derniers jours l'ont-ils montré : la littérature a gagné du terrain. Dans son espace propre, du moins, c'est indéniable. Les questions historiques, sociales, sociétales, politiques et géopolitiques ne sont plus maintenues en marge d'explorations formelles. Nous savons tous que ces domaines sont redevenus des objets de romans, de récits, de pièces de théâtre et même de poèmes. À la littérature désormais, rien n'est inaccessible : ni les problématiques discursives de l'économie financière (Mathieu

Larnaudie), ni les réalités concrètes des stations orbitales (Christine Montalbetti), du BTP (Maylis de Kérangal), du monde agricole (Jean-Baptiste del Amo, Marie-Hélène Lafon) ou du nettoyage des centrales nucléaires durant les arrêts de tranche (Elisabeth Filhol), etc.

- 12 Mais cette extension ne se fait-elle pas seulement dans l'espace propre de la littérature, dans le champ clos des livres publiés, sans que cela ne dise rien de *l'impact* de la littérature dans l'espace social lui-même ? Que l'appel à communiquer de nos rencontres en revienne justement à la question de 1964 – « que peut la littérature ? » –, en dit long sur cette distorsion. Aussi convient-il de la penser.

Perte de terrain/ gain de terrain

- 13 C'est là, en effet, que le bât blesse. Une simple observation des pratiques culturelles conduit à conclure au contraire que la lecture *perd* du terrain, concurrencée qu'elle est désormais par tant d'autres activités. Toutes les études le montrent : le temps qu'on accorde à la lecture est moindre¹¹. Et nous savons bien que les références culturelles qui rassemblent les jeunes générations empruntent plus aux images qu'aux textes. Dans nos départements universitaires, la désaffection pour les études de lettres est tangible. Pourquoi ? D'abord sans doute parce que notre monde, devenu pragmatique, recherche plus volontiers des formations immédiatement efficaces et rémunératrices que des études spéculatives. Mais c'est aussi que le patrimoine littéraire s'est éloigné. En empruntant à Pierre Nora ses catégories, on dirait que ce n'est plus une mémoire vive, mais une mémoire inerte, sinon morte. Même la langue du XIX^e ou du premier XX^e siècle est devenue étrangère à bien des étudiants. Quant à la littérature contemporaine, certes plus proche, elle est encore trop souvent considérée comme un simple écho du monde, à la façon de Lukacs : un vague reflet de ses réalités, fictif, poétique ou dramatique, qui se satisfait de disposer en mots, en scènes et en personnages ce qu'ailleurs les sciences sociales – quand ce n'est pas les séries télévisées – ont déjà identifié par elles-mêmes.
- 14 Dans un monde où l'opinion se façonne sur les écrans et les réseaux sociaux, dans un inégal partage entre pseudo-expertise et micro-trottoir, l'œuvre littéraire n'est plus une référence. Dans un monde saturé d'informations aussi nombreuses et syncopées que brèves et irréflechies, la voix nécessairement plus ample et complexe des écrivains n'est guère audible. Deux problèmes se posent : celle du support, le livre, qui est moins lu ; celle de son contenu, la pensée littéraire, qui ne fait plus autorité.
- 15 Or, si la littérature perd du terrain sur le plan culturel, elle en gagne en revanche en s'appropriant certaines de ces pratiques nouvelles, dont elle use à son tour. Outre les espaces qu'elle s'octroie sur le Net, il faut évoquer l'émergence de formes neuves, hors du livre : cette littérature qui résonne dans le *slam* et dans les performances, s'affiche sur les murs de nos villes, dans des installations ludiques ou militantes, qu'elles soient pérennes ou précaires, comme celles d'Olivia Rosenthal ou de Jean-Charles Masséra. Pensons aussi au roman graphique, qui récupère les adeptes de l'image à la façon du *Manifeste incertain* de Frédéric Pajak, dont Nietzsche, Ezra Pound, Benjamin, Breton, Léon Paul Fargue sont les héros. D'où ce premier précepte qui en prenne acte, sans doute déjà à l'œuvre, mais qu'il s'agit d'installer dans nos formations. C'est le précepte de Lagardère (le bossu de Paul Féval, pas le patron des media), qui s'énonce ainsi : « *si tu ne*

vas pas à la littérature, la littérature ira à toi », lequel vise à faire de la littérature une pratique sociale partagée, y compris au delà du livre.

L'autorité littéraire

- 16 Quant à l'autorité littéraire, elle a été déconstruite par les écrivains eux-mêmes qui ont, depuis les années 60, contesté leur « légitimité à parler de tout et de rien », comme le disait Claude Simon – et ne prétendent plus façonner l'opinion. Comment, de leurs efforts déployés pour déconstruire les discours, pourrait-il advenir une quelconque prétention à dire le vrai ou à montrer la voie ? Il n'est certes pas question de revenir à une période où les écrivains connurent, comme l'écrit Paul Bénichou, leur sacre de « prophètes ». Mais alors ? Remarquons d'abord que si la pensée littéraire est marginalisée, il lui arrive cependant d'agiter la scène intellectuelle : Jonathan Littell, Michel Houellebecq, Yannick Haenel, parmi d'autres, en sont des exemples. La presse, les penseurs, scientifiques ou moralistes, s'inquiètent de ce que leurs livres disent de l'histoire, ou de notre temps, et des limites idéologiques voire éthiques, qu'ils franchissent.
- 17 Ces livres sont le symptôme d'un état du corps social et idéologique. Réfléchir à ces turbulences que l'œuvre suscite engage une étude proche de la sociologie de l'art et des médiations, telle que celle pratiquée par Nathalie Heinich. Il s'agit d'ajouter à l'étude de l'œuvre l'ensemble des réactions, y compris polémiques, qu'elle provoque – et de mettre en évidence les discours sociaux dont elle est habitée ou qu'elle met en évidence. Tel est le travail de la sociocritique (menée notamment par Marc Angenot et Pierre Popovic au Québec) qu'il importe d'ajouter à nos méthodes et nos enseignements. Nous devons en effet entrer dans ces débats avec nos propres outils et y faire entendre l'importance des dispositifs formels et/ou stylistiques qui induisent dans ces textes des effets de sens trop souvent méconnus. Montrer, par exemple, que le recours mythologique des *Bienveillantes* de Jonathan Littell et leur disposition esthétique efface la question de la responsabilité historique ; ou que le dispositif de *Jan Karski* de Yannick Haenel, qui intègre la réception de l'entretien de *Shoah* et fournit le résumé d'une biographie du protagoniste, met au contraire le lecteur en situation d'évaluer l'appropriation fictionnalisée du monologue intérieur final. Parce que la pensée latente d'un livre est indissociable de son écriture et de sa structure narrative, il faut inviter les intervenants de ces débats à entrer dans la pensée complexe, textuelle et contextuelle, que la littérature et les formes littéraires supposent. Ce serait un 2nd précepte : « manifester la complexité portée par la littérature dans un monde médiatique simplificateur ».
- 18 Notons du reste que, sans revendiquer une quelconque autorité, la production littéraire n'est pas dénuée d'efficacité. Elle a, au cours des dernières décennies, *effectivement pu* quelque chose, parfois collectivement, parfois singulièrement. Toute une littérature de la déportation et de la Shoah, de première puis de seconde génération a mis fin au relatif silence des Trente Glorieuses. Hervé Guibert, et d'autres avec lui, ont fortement marqué les esprits et contribué à changer le regard social sur le Sida. Ce sont, pareillement, de nombreux romans qui, aux côtés des travaux d'historiens, ont favorisé la réhabilitation des insoumis et déserteurs de la Grande Guerre. *Meurtre pour mémoire* de Didier Daeninckx a offert une suffisante caisse de résonance aux efforts antérieurement produits pour faire reconnaître le massacre d'octobre 1961. Plus

nettement encore, le même écrivain a permis, grâce à son roman *Cannibale* (Verdier, 1998) et au *Retour d'Ataï* (Verdier, 2002), la restitution en 2014 au peuple Kanak de la tête du leader de l'insurrection de 1878 conservée au Musée de l'Homme. Et l'on a plus récemment mesuré l'impact de *Réparer les vivants* sur l'augmentation des dons d'organes, bien avant que ce roman de Maylis de Kerangal soit porté à l'écran. Cette efficacité, nous avons tenté de la faire reconnaître lors d'une session des *Enjeux contemporains*, intitulée « Quand la littérature fait savoir » (2013)¹². Il importe aussi de la rappeler dans nos enseignements. C'est le 3^e précepte : « *faire savoir, montrer l'impact socio-politique de la littérature* », qu'en hommage à Daeninckx, on pourrait appeler le « précepte d'Ataï ».

Le besoin de littérature

- 19 Il est une autre dimension dont peut-être nos constats pessimistes n'ont pas assez mesuré l'importance. C'est le besoin de littérature diffus dans le corps social ainsi que dans la plupart des activités intellectuelles. Dans le corps social, il est évident que la littérature constitue un recours. Après chaque tragédie, des livres paraissent qui en témoignent, que ce soit par le truchement du récit ou de la fiction, du théâtre ou du poème. Ce fut le cas de la guerre de Yougoslavie, du génocide au Rwanda, des violences perpétrées dans la région des Grands Lacs, du tremblement de terre en Haïti, de la tornade en Louisiane, du tsunami de 2004, de la catastrophe de Fukushima... Il suffit de nommer ces drames pour que des noms d'écrivains nous viennent à l'esprit : Emmanuel Darley, Jean Hatzfeld, Yolande Makagasana, Jean Rolin, Emmanuel Carrère, Boris Boubacar Diop, Michael Ferrier et bien d'autres encore. Et cela demeure tangible avec les livres qui paraissent après les attentats de ces derniers mois : *Le Lambeau* de Philippe Lançon, *Survivre* de Frederika Amalia Finkelstein, *L'Étreinte* d'Adrien Genoudet, *Le Livre que je ne voulais pas écrire* d'Erwan Larher, *Identités françaises*, de Brice Matthieussent, sans oublier *Prendre date* de Mathieu Riboulet et Patrick Boucheron.
- 20 Cela manifeste un besoin tangible de ce mode particulier d'expression qu'est la littérature pour qui a été directement ou indirectement affecté par ces drames, mais aussi une attente, de la part du corps social, de textes qui se confrontent à des telles réalités, quel que soit le mode – fictif ou factuel – de cette confrontation. Face à la sidération des images, le texte demeure un espace où l'émotion peut se déployer et se dépasser. Place y est donnée à la profondeur, à l'explication, au dépliement des réalités enchevêtrées. Le succès de *Petit Pays* de Gaël Faye en atteste avec une évidence que confirme l'essai d'Alexandre Gefen sur la dimension thérapeutique de la littérature *face* écrit-il, aux diverses violences subies¹³.
- 21 Ainsi discourir médiatiquement des chaos du monde ne suffit pas. La société réclame de les inscrire dans une narrativité. En déficit de ses anciens récits organisateurs et légitimants, le monde contemporain a besoin que les choses soient racontées – Jean-François Lyotard l'a bien montré. Car, contrairement au discours, qui explique et théorise, le récit fait part à l'expérience, à l'implication effective des personnes. Ce pourquoi le récit est aussi de plus en plus requis par les communicants, à travers l'usage du *story telling* et de leur nouveau principe : « il faut que *cela raconte quelque chose* ».
- 22 L'entreprise d'un « parlement des invisibles » lancée par Pierre Rosanvallon est symptomatique d'un tel besoin, qui réunit écrivains et anonymes dans une même

collection, orchestrée autour de la nécessité éprouvée de donner corps aux « identités narratives » – au sens avancé par Paul Ricoeur – d’individus auquel la représentation politique n’offre pas de reconnaissance. Que cela passe aussi par le récit et par sa pratique effective dit assez à quel point l’on considère encore que l’espace littéraire porte reconnaissance. A nous de faire fond sur ce besoin, c’est le 4^e précepte : « manifester le besoin social de récit, plus généralement d’expression littéraire ».

Procédures littéraires

- 23 Mais un tel recours à la littérature n’est pas seulement social. Les pratiques qui caractérisent la littérature opèrent comme nécessité fonctionnelle au cœur même des énonciations scientifiques, qui ne seraient pas possibles sans elle. Sans revenir à Hayden White, on sait combien ces questions ont été largement pensées, en Histoire par Paul Veyne, en anthropologie par Clifford Geertz ou James Clifford, qui considère que l’œuvre de l’anthropologue « à coup sûr, tout autant que n’importe quel écrit destiné à produire certains effets, doit être une production littéraire ». Je n’y reviens pas, mais voudrais élargir ces considérations. Car ce n’est pas la seule narrativisation qui est ici en question, ce sont aussi bien d’autres procédures propres à la littérature. La mise en intrigue étudiée par Michel de Certeau et par Paul Ricoeur notamment. Dès qu’on raconte l’Histoire, on raconte une histoire ; et dès qu’il y a mise en intrigue, s’ouvre un espace fictionnel : « Le mot “intrigue” », écrit Paul Veyne, « a l’avantage de rappeler que ce qu’étudie l’historien est aussi humain qu’un drame ou un roman »¹⁴.
- 24 Au-delà, l’apport de la littérature est aussi pris en considération notamment par Stéphane Audoin-Rouzeau qui explique dans une contribution intitulée « *Les Champs d’honneur* et ce que les historiens ne voyaient pas »¹⁵, que, toute fictive qu’elle soit, et donc à certains égards fautive, l’évocation que Jean Rouaud fait de l’usage des gaz de combat dans son roman fut décisive pour ses propres travaux. C’est alors la démarche analogique, offerte par la littérature en complément de la seule approche logique et documentée, qui est alléguée par l’historien.
- 25 L’analogie est aussi indispensable en sciences fondamentales. Un entretien que nous avons eu avec Étienne Klein mettait en évidence qu’il eût été impossible aux physiciens de faire comprendre l’importance du Boson de Higgs sans recourir aux métaphores et aux analogies¹⁶. Or ce recours scientifique à des procédures littéraires travaille tout autant au cœur des démarches spéculatives de nombreuses disciplines. La notion de « fictions théoriques »¹⁷ est ici capitale, en ce que celles-ci permettent d’énoncer des approximations vraisemblables. James Clifford parle ainsi des « fictions persuasives de l’anthropologie »¹⁸. C’est aussi vrai chez les astrophysiciens, qui bâtissent le scénario du Big Bang et tentent ensuite de le nourrir d’observations et d’analyses physico-chimiques ; ou en paléo-anthropologie, dont les spécialistes reformulent sans cesse le récit potentiel du trajet évolutif de l’espèce humaine à travers les continents.
- 26 Ajoutons-y l’invention herméneutique propre à la littérature, dont les ethnologues Alban Bensa et François Pouillon signalent l’apport à leur propre discipline¹⁹. Ou encore les sociologues Anne Barrère et Danilo Martuccelli pour qui « les romans invitent désormais [la sociologie] à ouvrir son registre de perception à des diffusions ou déclinaisons sinueuses, à des interdépendances multiples et hiérarchisées, et au-delà, à une nouvelle logique de composition du monde »²⁰. « Réouvrir cet espace de confrontation entre sociologie et littérature » expliquent-ils, « suppose alors de

reconnaître qu'il constitue un domaine spécifique de recherche et surtout d'invention. C'est là que se sont forgés les soubassements ultimes des représentations que bien des sociologues se font des personnages, des situations et des contextes. C'est là que peuvent s'explorer aussi », disent-ils encore, « de nouvelles catégories de description et d'analyse »²¹.

- 27 Conséquence : il me semble nécessaire que notre discipline, justement spécialiste de ces procédures : analogie, métaphore, intrigue, récit, fictions, narrativité, invention... et la liste n'est pas close, car on pourrait y ajouter ce qui relève de l'implicite, du non-dit, des significations connotées, etc., assume plus largement cette compétence. Et qu'elle propose sa réflexion aux disciplines qui en font un usage impensé. Le travail a déjà commencé, je l'ai dit, avec les anthropologues, les historiens, les sociologues - il faudrait convoquer ici les noms d'Éric Chauvier et son anthropologie de l'ordinaire, ceux de Patrick Boucheron en Histoire ; de Jacques Bouveresse en philosophie, de Marc Augé ou de Luc Boltanski en sociologie. Mais il convient de l'intensifier et de le faire entrer dans les études littéraires. D'où ce 5^e précepte : « *manifester l'importance de la littérature au cœur même des autres espaces de connaissance* » ; c'est, en quelque sorte, le précepte du Boson.

Littératures de terrain

- 28 Tout cela montre qu'il n'y a pas seulement un partage d'objet entre sciences et littérature, mais aussi partage de pratiques. Or l'échange fonctionne dans les deux sens : emprunts des sciences à la littérature, comme je viens de le dire, mais aussi emprunts de la littérature aux sciences, notamment aux sciences sociales. Je pense à ces textes contemporains qui mènent une investigation historique, sociale, familiale, territoriale, et préfèrent produire le récit de cette enquête, plutôt que son hypothétique résultat²². Nous connaissons ces livres, de plus en plus nombreux, dont les paradigmes seraient *Dora Bruder* de Modiano, la plupart des récits de filiation, les enquêtes sociales de François Bon, de Maryline Desbiolles, le *Livre blanc* de Vasset, le cycle *Sic Transit* de Patrick Deville et bien d'autres. *Le Météorologue* d'Olivier Rolin, par exemple, qui n'est pas l'histoire de ce scientifique spécialiste des nuages mort au Goulag, mais le récit des efforts de l'écrivain pour reconstituer son dramatique trajet.
- 29 Parce que les pratiques de recherche ainsi exhibées recourent aux méthodes mises en œuvre en sciences sociales : immersion du chercheur sur un « terrain » donné, qu'il soit social, géographique ou historique, recherches documentaires, entretiens... etc, j'ai proposé de nommer ces textes des « littératures de terrain », en donnant à ce mot le sens plus restreint qui est le sien en SHS, où il traduit l'anglais *Fieldwork*²³. Le roman, alors, n'est plus historique, il se fait historien, tout comme le réalisme social cède la place à l'interrogation sociologique.
- 30 Or, ce faisant, ces œuvres inaugurent un nouvel usage de la fonction métalittéraire. Il convient ici de distinguer, sinon d'opposer deux voire trois exercices de cette fonction. La première, caractéristique de la Modernité et des avant-gardes, tendait à inscrire l'œuvre dans l'œuvre. De Gide à Butor, de *Paludes* à *L'Emploi du temps*, la mise en abyme avait pour effet de clore le texte sur lui-même, *calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur*. N'étaient exhibés que des jeux de structure et la conviction d'une radicale intransitivité. Les années 80 rompent avec cette clôture en privilégiant, à l'image d'Echenoz, de Toussaint puis de Montalbetti, une seconde métatextualité : celle de la

métalepse. Le lecteur voit dès lors l'écrivain à sa table, jouant de ses personnages et de son texte, s'interrogeant sur leur devenir. Il se trouve invité à regarder par-dessus son épaule. À jouer peut-être, lui aussi, puisqu'on lui dévoile les codes et les ficelles. La métalepse désacralise l'auteur et favorise une certaine complicité.

- 31 Les littératures de terrain, elles, entraînent le lecteur dans les recherches qui les constituent : quête de documents, brassages d'archives, parcours de territoires, hésitations formelles. S'opère ainsi d'autres usages sociologiques du roman, au-delà de ceux inventoriés par Laurence Ellena²⁴. Entre la lecture extrinsèque des œuvres qui les situe, comme Bourdieu, dans un champ littéraire et les rapporte à leurs conditions de production, et la lecture intrinsèque qui interroge le dispositif social fictionnalisé dans le texte, selon le partage établi par Florent Gaudez²⁵, s'esquisse une troisième voie. En s'appropriant, de façon sauvage, les méthodes heuristiques des sciences sociales, le texte littéraire met en évidence les procédures d'élaboration de la connaissance. Dès lors, excédant le strict exercice scientifique, il place son lecteur face à sa propre relation au monde. Dans la mesure où celui-ci n'est plus le simple récipiendaire d'un récit ou d'une fiction constitués mais assiste à leur constitution, il collabore virtuellement au processus cognitif.

La littérature comme relation

- 32 Mettre ainsi l'accent sur la manière avec laquelle les littératures de terrain abordent leur terrain, c'est élaborer une conception de la littérature comme « relation ». Le lecteur y mesure en effet comment l'écrivain se rapporte à son objet. D'autant qu'écrites à la première personne, les littératures de terrain prennent l'aspect d'une adresse, du moins d'un dialogue, dans lesquels l'écrivain, qui s'implique lui-même, expose sa démarche. Aussi le roman n'est-il plus ce « lieu d'une élaboration spéculative tout à fait originale » que distinguait Philippe Sabot, mais celui d'une élaboration cognitive *in progress*²⁶.
- 33 Le lecteur mesure ainsi les questions que l'écrivain se pose lorsqu'il s'agit de transporter cette expérience dans son livre. *Comment écrire ?* Telle est la question, absente de la série sartrienne, qui ne cesse de ressurgir. Les littératures de terrain sont en effet des *littératures critiques*, qui interrogent non seulement un secteur du réel historique ou social, mais s'interrogent aussi sur la manière de l'écrire, revisitent – pour les récuser ou les revitaliser – les modalités par lesquelles de tels pans du réel advenaient autrefois au texte, dans les littératures des siècles passés. C'est Marie Cosnay, par exemple, qui convoque Anaximandre pour dire la violence psychique des sessions consacrées aux « sans papiers » au TGI de Bayonne ; c'est François Bon en appelant à la langue de Suétone dans *Prison*, aux *Suppliantes* d'Eschyle dans *Parking* et *Impatience*, ou à la Bible dans *Daewoo*. De tels gestes réactualisent la littérature, tout comme certains metteurs en scène font entendre les résonances contemporaines d'une tragédie antique. À chaque fois la littérature est mise *en relation* avec le monde : elle ne se contente pas de la *représenter* : elle en offre d'autres moyens d'intellection.
- 34 Cette vocation relationnelle recoupe un questionnement insistant de ces dernières décennies qui pointe un déficit de la sociabilité, qu'il s'agisse, de Lipovetsky à Ehrenberg, d'une réflexion sur les impasses de l'individualisme, entre *Ère du vide* et *Fatigue d'être soi*, ou des travaux de Jean-Luc Nancy et de Giorgio Agamben sur les communautés - désœuvrées, désavouées, affrontées ou quelconques. Or toute fondation

communautaire, au sens de la constitution d'une cité collective et non d'un séparatisme ou d'un repli identitaire, s'appuie sur une forme épique, entraînante. Une geste. Aussi me paraît-il symptomatique que cette forme, que l'on croyait disparue sinon caduque dans une aussi vieille civilisation que la nôtre, revienne à l'avant-scène de la littérature avec des œuvres comme celles de Maylis de Kérangal. Dans un substantiel dossier de la revue en ligne *Fixxion XX XXI*, Dominique Combe et Thomas Conrad notent que l'épique contemporain « annonce cette communauté à venir, non sur le mode de l'utopie mais comme une possibilité réelle et concrète de lien entre les individus »²⁷. De fait la plupart des épopées contemporaines sont collectives, et prennent volontiers la forme de narrations chorales. Elles correspondent aux formes contemporaines du politique, qui privilégient le mode associatif, l'action restreinte mais tangible sur les envolées lyriques. Elles correspondent aussi, d'autre part, aux modalités nouvelles de la vie littéraire : résidences, performances, lectures, rencontres en librairies, ateliers d'écritures, qui rapprochent l'écrivain du lecteur.

- 35 La dimension relationnelle caractérise aussi nombre d'objets et de terrains sur lesquels s'engagent les écrivains, qui sont des objets restreints, circonscrits, relèvent d'une attention aux précarités et aux interstices sociaux. Comme le note Nicolas Bourriaud à propos de l'art contemporain : « alors que le modernisme baignait dans un imaginaire d'opposition [...] qui procédait par séparations, oppositions [j'ajouterais volontiers « provocations »], [...] l'imaginaire de notre époque se préoccupe au contraire de négociations, de liens, de coexistences. On ne cherche plus à progresser par oppositions conflictuelles, mais par l'invention d'assemblages nouveaux, de relations possibles entre des unités distinctes, de constructions d'alliances entre différents partenaires [...] et l'on se contentera volontiers de créer des *modus vivendi* permettant des rapports sociaux plus justes »²⁸.
- 36 Aussi la littérature n'est-elle plus un miroir du monde, formule qui l'enferme dans les théorisations du reflet ou du redoublement, elle est une *relation au monde*. Or, parce qu'elle est une relation qui s'interroge, elle embarque le lecteur dans son questionnement. Ainsi, à la fin des *Années*, le lecteur se demande avec Annie Ernaux s'il valait mieux recourir à la 1^{ère} ou à la 3^e personne, et qu'est-ce que cela change à sa lecture. Dans *Daewoo*, François Bon cherche à savoir lequel, du roman, du reportage ou du théâtre, est plus efficace à dire l'anéantissement du monde ouvrier.
- 37 Peut-être est-ce là, finalement, la réalité de la littérature contemporaine. Elle est une littérature *relationnelle* dans les multiples facettes de ses pratiques, à la manière dont Nicolas Bourriaud parle d'« esthétique relationnelle » à propos de l'art plastique, même si les démarches respectives des arts plastiques et de la littérature ne se recoupent que très partiellement : l'art relationnel, dit-il, est « un art prenant pour horizon théorique la sphère des interactions humaines et son contexte social, plus que l'affirmation d'un espace symbolique autonome et privé »²⁹. Aussi serait-il vain d'enclorre la littérature dans l'espace restreint de formations à elle seule dédiées.
- 38 Pour la faire entendre, *il faut la faire sortir de nos départements*.
- 39 C'était mon dernier précepte.

NOTES

1. Je procède ainsi, par simplification. De fait, il n'existe pas « une » littérature mais « des » littératures, co-présentes sur la scène éditoriale. J'en ai distingué les divers « régimes », selon les enjeux que les écrivains donnent à leurs œuvres. Voir Dominique Viart et Bruno Vercier, *La Littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2008.
2. Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, Gallimard, 1948, réédition coll. « Idées », p. 351.
3. *Ibid*, p. 352.
4. Collectif, *Que peut la littérature ? - Interventions de Simone de Beauvoir, Yves Berger, Jean-Pierre Faye, Jean Ricardou, Jean-Paul Sartre, Jorge Semprun - Présentation de Yves Buin*, Paris, Édition UGE - 10-18, 1965.
5. Alain Nadaud (dir.), *Où en est la littérature ?*, *L'infini*, n° 19, été 1987.
6. *La Quinzaine littéraire*, n° 532, 16 au 31 mai 1989.
7. Pascal Quignard, « la déprogrammation de la littérature », *Le Débat*, n° 54, 1989/2.
8. *L'Infini*, n° 52, décembre 1995.
9. Anne Barrère & Danilo Martuccelli, « La sociologie à l'école du roman français contemporain », *Sociologies* [Online], *Theory and research*, En ligne (consulté le 04/07/2019), URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/1523>.
10. Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, Paris, PUF, 2001 ; Dominique Vaugeois (dir.), *La Valeur, Revue des Sciences Humaines*, n° 283, juillet-septembre 2006 ; Dominique Rabaté (dir.), *L'Art et la question de la valeur, Modernités*, n° 25, 2007. Voir aussi l'atelier littéraire de *Fabula...*
11. D'après un sondage IPSOS / CNL de mars 2015, la moitié des lecteurs (49 %) affirment lire autant qu'avant, mais une baisse significative s'observe : 18 % lisent de plus en plus, mais presque le double (33 %) lit de moins en moins. Les mêmes chiffres apparaissent dans la nouvelle étude IPSOS / CNL de 2017. Voir, en ligne : <https://fr.calameo.com/read/00182871576d4704a0a58>
12. L'intitulé et le questionnement introduits par cette session des *Enjeux* ont été repris par le colloque annuel des études littéraires françaises et francophones des XX^e et XXI^e siècles aux États-Unis : *International Colloquium French and Francophone Studies*, Louisiana State University, Baton Rouge, 26th February - 1st March 2015.
13. Alexandre Gefen, *Réparer le monde*, Paris, Corti, 2017.
14. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971.
15. Stéphanie Audoin-Rouzeau, « *Les Champs d'honneur* et ce que les historiens ne voyaient pas », in Gianfranco Rubino et Dominique Viart, *Le roman contemporain face à l'histoire. Thèmes et formes*, Italie, QuodLibet Studio, 2014, p. 249-257.
16. Entretien réalisé dans le cadre des rencontres *Littérature : enjeux contemporains*, « Quand la littérature fait savoir », Bibliothèque Buffon, Paris, 24 janvier 2013.
17. voir Jean-Paul Colley, « Fiction et fictions en anthropologie », *L'Homme*, n° 175-176, 2005, p. 147-163.
18. James Clifford a fréquemment recours au mot « fiction » en anthropologie, notamment dans ses articles « On Ethnographic Surrealism » (1981 ; 1983) et « On Ethnographic Authority » (1981), tous deux repris dans *The Predicament of Culture* (1988), traduction française : *Malaise dans la culture*, Ecole nationale des Beaux-Arts, 1996.
19. Alban Bensa et François Pouillon (dir.), *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie*, Toulouse, Anarchisis, 2012.
20. Anne Barrère et Danilo Martuccelli, « La sociologie à l'école du roman français contemporain », art. cit. Voir aussi des mêmes auteurs : *Le Roman comme laboratoire, De la*

connaissance littéraire à l'imagination sociologique, Villeneuve-d'Asq, Presses universitaires du Septentrion, 2009.

21. *Ibid.*

22. Voir Laurent Demanze, *Un nouvel âge de l'enquête*, Paris, Corti, 2019.

23. Pour plus de précisions sur ces « Littératures de terrain », voir : Dominique Viart, « Les littératures de terrain : dispositifs d'investigation en littérature française contemporaine (de 1980 à nos jours) », Séminaire collectif du CRAL « Art et littérature : l'esthétique en question », 7 décembre 2015, en ligne : <http://cral.ehess.fr/index.php?2013> ;

Dominique Viart, « Fieldwork in Contemporary French Literature », in A. Russo & D. Viart (ed.) *Literature and alternative Knowledges, Sites, Contemporary French & Francophone Studies*, vol 20, issue 4-5, december. 2016 ; Dominique Viart, « Les littératures de terrain. Enquêtes et investigations en littérature française contemporaine » in *Repenser le réalisme*. Montréal, Centre Figura de recherche sur le texte et l'imaginaire, *Cahier ReMix*, n° 7 (04/2018). En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/fr/remix/les-litteratures-de-terrain-enquetes-et-investigations-en-litterature-francaise-contemporaine>>. Consulté le 3 juin 2019 et Dominique Viart et Alison James (dir.), *Littératures de terrains*, revue *Fixxion XX-XXI*, n° 18, juin 2019.

24. Laurence Ellena, *Sociologie et littérature*, Paris, L'Harmattan, 1998.

25. J'emprunte ce partage à Florent Gaudez, *Pour une socio-anthropologie du texte littéraire*, Paris, L'Harmattan, 1997.

26. Voir Philippe Sabot, *Philosophie et littérature*, Paris, PUF, 2002.

27. Dominique Combe et Thomas Conrad (dir.), « Époque épique », *Fixxion XX XXI*, n° 14, 2017. En ligne (consulté le 07/07/2019), URL : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/24/showToc>.

28. Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*, Dijon, Presses du réel, 1998, p. 48.

29. *Ibid.*, p. 14.

RÉSUMÉS

Quel « domaine », aujourd'hui, pour la littérature ? Réfléchissant aux questions qui actualisent les diverses conceptions de la littérature, Dominique Viart fait apparaître une certaine tension contemporaine entre désorientation et extension. Or, si la littérature perd de son autorité, elle demeure un besoin, et même une nécessité sociale, et ce pour toutes les disciplines de la pensée. En témoigne le récent développement des « littératures de terrain ». En se fondant sur une définition de la littérature contemporaine comme « relation », l'auteur dégage six préceptes qui peuvent en favoriser le développement.

What « field » today for literature ? Reflecting on the questions that update the various conceptions of literature, Dominique Viart reveals a contemporary tension between disorientation and extension. However, if literature loses its authority, it remains a need, and even a social necessity, for all disciplines of thought. This is reflected in the recent development of « fieldwork literatures ». Based on a definition of contemporary literature as a « relationship », the author identifies six precepts that can foster its development.

INDEX

Mots-clés : besoin de récit, sciences et littérature, extensions de la littérature, littératures de terrain, littérature relationnelle

Keywords : needs of narrative, science and literature, extensions of literature, fieldwork literatures, relational literature

AUTEUR

DOMINIQUE VIART

Membre de l'Institut universitaire de France, professeur à l'Université Paris Nanterre, Dominique Viart dirige avec J.-M. Moura l'Observatoire des écritures contemporaines françaises et francophones. Directeur de la *Revue des Sciences Humaines*, il a promu la recherche universitaire sur la littérature contemporaine (*La Littérature française au présent*, 2005) et consacré des essais à Jacques Dupin, Claude Simon, Pierre Michon, François Bon, Eric Chevillard, Patrick Deville...
Dernières publications : avec J. Frémon et N. Pesquès, le recueil *Discorde, poèmes dispersés et textes inédits de Jacques Dupin* (P.O.L.), avec D. Meskache, *Autour de Alain Nadaud* (éditions Tarabuste), avec A. Castiglione, le *Cahier de l'Herne* consacré à Pierre Michon et avec Alison James, *Littératures de terrain* (revue en ligne *Fixxion XX-XXI*, n° 18).